

Le voyage en Asie mineure dans la première moitié du XIX^e siècle

« Contrée remarquable par la masse des souvenirs qu'elle rappelle ; intéressante par les monuments qui s'y présentent en foule ; enfin, vierge encore aux yeux du voyageur »¹, telle est la côte d'Asie mineure selon le savant Louis-Alexandre-Olivier de Corancez, qui quitte en 1809 son poste de consul de France à Alep pour se rendre à Constantinople. La capitale ottomane mise à part, comment se fait-il qu'une terre si riche en souvenirs n'ait pas encore été explorée, ou si peu, aux siècles précédents ?

Les dangers inhérents au voyage apportent une première explication. Les périls de la traversée de la Méditerranée, tempêtes et corsaires², trouvent leur prolongement dans leur équivalent terrestre : tremblements de terre et brigands. Les séismes sont en effet fréquents dans la région depuis l'Antiquité³. L'insécurité des routes vient s'ajouter aux catastrophes naturelles et le récit du voyageur téméraire tend à décourager les entreprises d'exploration. Ainsi Charles Texier parti en 1833 commence-t-il sa description de l'Asie mineure de la manière suivante : « En ce temps-là cette contrée paraissait presque inabordable, et tous les voyageurs qui l'avaient parcourue revenaient en faisant des récits émouvants des dangers qu'ils avaient courus. Les uns, comme Tournefort, racontaient combien de fois les attaques des brigands les avaient forcés de se détourner de leur route ; les autres entamaient leur narration comme s'il se fût agi d'une expédition guerrière »⁴. Dans la description du convoi composé de onze personnes⁵, Léon de Laborde ne mentionne pas explicitement la présence d'armes, mais tous en sont très certainement porteurs : « on n'a rien à craindre des voleurs quand on est mieux armé qu'eux et aussi résolu à se défendre qu'ils peuvent l'être à attaquer. L'important est de faire voir d'avance ses armes et de laisser percer toujours sa résolution »⁶. En outre, l'Anatolie est un vaste foyer de peste, propice à la contamination et à la dissémination de la maladie parmi les hommes. Les épidémies sont fréquentes⁷ et obligent par exemple Léon de Laborde à éviter Chougout le 26 septembre 1826⁸ ou à écourter son séjour à Antioche ravagée par la peste en 1826-1827. Néanmoins tous ces périls, même s'ils sont réels, contribuent aussi à la dramatisation du récit et constituent des clichés narratifs dans la littérature de voyage. Les brigands infectent surtout les chemins à l'intérieur des terres, et il serait exagéré de considérer toute l'Asie mineure comme une région fermée aux explorations des Européens. De fait, une importante communauté vit dans les grands ports tels Smyrne où un consul français est en poste depuis 1610⁹. Au XVIII^e siècle, la ville connaît encore un essor important grâce au commerce et compte environ deux cents ressortissants européens¹⁰.

¹ Louis-Alexandre-Olivier de Corancez, *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie Mineure*, Paris, J.-M. Ebehrard et Antoine-Augustin Renouard, 1816, p. vij.

² Voir Léon de Laborde, *Voyage de l'Asie mineure*, Paris, Firmin Didot, p. 2 : « Le commerce ne s'aventure plus en mer ; il attend qu'un vaisseau de guerre lui assure protection contre les pirates, et ces voyages en convoi, sortes de caravanes aquatiques, sont péniblement lents et désagréablement dangereux ».

³ Voir Nicholas Ambraseys, *Earthquakes in the Mediterranean and Middle East: a Multidisciplinary Study of Seismicity up to 1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

⁴ Charles Texier, *Asie mineure. Description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la Chersonnèse d'Asie*, Paris, Firmin Didot frères, 1862, p. 1.

⁵ Voir Léon de Laborde, *op. cit.*, p. 9-10.

⁶ *Ibid.*, p. 72.

⁷ Voir Daniel Panzac, *La Peste dans l'Empire ottoman (1700-1850)*, Louvain, Peeters, 1985, p. 119-128 et p. 198-199.

⁸ Léon de Laborde, *op. cit.*, p. 45 : « La journée sera longue, et nous devons trouver la peste au lieu de halte. Il est décidé qu'on partira avant le jour, et qu'on n'entrera pas dans la ville de Chougout. »

⁹ Voir Auguste Boppe, *Les Consulats du Levant. T. I: Smyrne (1610-1900), Satalie de Caramanie (1607-1814)*, Nancy, Berger-Levrault, 1902.

¹⁰ Voir Reinhold Schiffer, *Oriental Panorama: British Travellers in 19th Century Turkey*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1999, p. 116 ; et la communication de François Moureau sur « Izmir, ville phare du négoce dans les relations de voyage françaises (XVII^e-XVIII^e siècles) » donnée à Izmir le 9 avril 2001 à l'occasion du colloque *Izmir au miroir des voyageurs français et de l'histoire*, en ligne à l'adresse http://msh-diffusion.univ-bpclermont.fr/crlv2/swm/Page_Conference.php?P1=208 [réf. du 1^{er} décembre 2012].

Marchands pour la plupart, ils voyagent surtout par bateau vers les autres ports de la Méditerranée, laissant l'hinterland aux quelques rares aventuriers. Les dangers liés au périple, présents également en Syrie, ne constituent donc pas une raison suffisante pour expliquer le petit nombre de voyageurs passés par l'Anatolie. Il convient de chercher du côté des « souvenirs » évoqués par Louis-Alexandre-Olivier de Corancez, aussi bien d'un point de vue quantitatif que qualitatif.

Les réminiscences sont d'abord d'ordre biblique. *L'Apocalypse* commence en effet par une adresse aux sept Églises d'Asie : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée. Mais si le pèlerin aime à parcourir la Palestine et marcher sur les traces de Jésus-Christ, il éprouve peut-être moins d'enthousiasme à visiter les lieux associés au châtement final et aux sept fléaux, même s'ils furent également le terrain de prédication de Paul de Tarse. Cette remarque semble cependant moins vraie pour les Anglicans qui s'intéressent à ces Églises dès le XVII^e siècle. Elles sont visitées toutes ou en partie par le chapelain à Constantinople Thomas Smith en 1671¹¹, le consul à Smyrne Paul Rycaut et le chapelain John Luke en 1678¹², le révérend Edward Chishull en 1699, le consul à Smyrne William Sherard et le pasteur John Tisser au tout début du XVIII^e siècle¹³, Richard Pococke en 1740¹⁴ et Samuel Chandler la même année¹⁵, les chapelains à Smyrne James Dallaway¹⁶ à la fin du XVIII^e siècle et Francis Arundell en 1826¹⁷. Les voyageurs français sont beaucoup moins nombreux à y être passés, citons seulement Pitton de Tournefort ou le comte de Choiseul-Gouffier, mais qui se sont limités à Éphèse, Smyrne, Sardes et Thyatire.

D'autres souvenirs chrétiens sont attachés à la région, notamment les conciles de Nicée (325), d'Éphèse (431) et de Chalcédoine (451) où furent condamnés respectivement l'arianisme, le nestorianisme et le monophysisme, doctrines dont la première affirme la nature humaine du Christ, la deuxième la coexistence en son sein de deux personnes, l'une humaine et l'autre divine, et la troisième sa nature divine, toutes trois divergeant du dogme de la consubstantialité défendu par l'Église catholique. Mais là encore, même si Léon de Laborde parle de Nicée comme de « la ville des conciles et des croisades », « la sainte ville, battue par tous les orages politiques »¹⁸, il s'agit de souvenirs plutôt douloureux à l'origine des schismes successifs ayant divisé l'Église. La population de l'Asie mineure étant composée de musulmans, majoritaires, ainsi que de chrétiens grecs orthodoxes et syriaques, elle ne constitue pas une cible de l'activité missionnaire. Capucins, carmes et jésuites concentrent leur action sur la Syrie voisine.

Le voyageur en quête de ruines antiques risque d'être quelque peu déçu car les séismes à répétition et les guerres ont jeté à bas de nombreux monuments. Le temple d'Artémis à Éphèse, considéré dans l'Antiquité comme l'une des sept merveilles du monde, est incendié en 356 av. J.-C. par Érostrate en quête de célébrité. Le temple rebâti est pillé en 263 par les Ostrogoths puis brûlé par les chrétiens en 401. Les édifices qui restent debout datent essentiellement de la période byzantine dont l'art et l'architecture sont alors déconsidérés. Le jugement de Léon de Laborde est sans appel : « Malheureusement ces monuments datent tous de

¹¹ L'ouvrage est d'abord paru en latin à Oxford en 1672, puis en anglais : Thomas Smith, *Travels in the East*, 1678.

¹² Paul Rycaut, *Account of the Greek and Armenian Churches*, London, 1679. Les journaux de voyage manuscrits de John Luke sont à la *British Library* (cote BL Harl Ms. 7021).

¹³ Les manuscrits de leur relation de voyage n'ont pas été publiés.

¹⁴ Richard Pococke, *A Description of the East, and Some other Countries*, London, printed by W. Bowyer, 1743-1745.

¹⁵ Richard Chandler, *Travels in Asia Minor, or an Account of a Tour Made at the Expense of the Society of Dilettanti*, Oxford, Clarendon Press, 1775.

¹⁶ James Dallaway, *Constantinople Ancient and Modern: with Excursions to the Shores and Islands of the Archipelago and to the Troad*, London, T. Bensley et al., 1797.

¹⁷ Francis Arundell, *A Visit of the Seven Churches of Asia*, London, John Rodwell, 1828.

¹⁸ Léon de Laborde, *op. cit.*, p. 36.

cette époque qu'on appelle les *bas temps*, époque où l'art et l'histoire se sont en effet bien abaissés »¹⁹. Et même s'il lui arrive à Guiera (Geira, ancienne Aphrodisias) de tomber sur une frise élégante, il s'empresse de rappeler que « cet éloge ne doit pas toutefois faire supposer quelque chose d'égal aux belles productions de la Grèce ; non, rien en Asie n'approche de la délicatesse de goût, de la pureté de style, de l'habile exécution dont on conserva le secret dans l'Attique »²⁰. Le canon en vigueur demeure l'architecture de la Grèce des VI^e et V^e siècles avant J.-C.. L'art de la Rome impériale ne trouve pas même grâce à ses yeux, d'autant plus que le style asiatique s'éloigne des lignes pures des monuments d'Athènes : « Il m'a semblé alors que l'abus des ornements, une certaine recherche et un peu de sécheresse dans l'exécution, l'adoption du chapiteau composite enfin, étaient des caractères irrécusables de cette époque de fusion ou de confusion entre les styles et les manières, dont les Romains, au siècle d'Auguste, étaient fiers comme d'une invention, mais qui ne leur appartient pas plus que la création des beautés de l'art »²¹. Détracteur de l'asianisme en architecture, Laborde se console en quelque sorte avec « la belle nature [qui] est aussi un monument »²².

Si les vestiges ne sont pas aussi imposants que peuvent l'être ceux d'Athènes, de Baalbek ou de Palmyre, l'Asie mineure n'en reste pas moins une terre de souvenirs pour tout Européen. Elle évoque avant tout la guerre de Troie, contée en partie par Homère dans *l'Iliade*, première œuvre littéraire qui nous soit parvenue et épopée fondatrice de la culture européenne. Le voyage s'apparente alors à une quête des origines « dans ce glorieux pays vers lequel nous nous retournons pour saluer notre aurore et d'où nous vient l'écho lointain du chant des Homérides, berçant les peuples nos aïeux dans leur civilisation naissante ! »²³. Le lettré vient se recueillir sur ce qu'il pense être les ruines de Troie²⁴, « théâtre du premier drame épique qui suivit la Genèse »²⁵, comme le pèlerin à Jérusalem. De même que ce dernier parcourt la Palestine Bible en main et prend plaisir à retrouver les lieux décrits dans les Saintes Écritures, le voyageur se munit de *L'Iliade* en Asie mineure. Alexandre le Grand, parti à la conquête de l'Asie, avait emmené dans ses bagages un exemplaire de l'épopée homérique soigneusement conservé dans un précieux coffret. Léon de Laborde n'échappe pas à la règle : « Les sources du Scamandre sont là, Iliou est devant vous ; vous avez Homère dans vos mains, vous lisez, et le site répond à la description, comme la description est l'image fidèle du site »²⁶. La région est aussi le théâtre du premier livre de *l'Histoire* d'Hérodote ou encore du récit par Xénophon dans *L'Anabase* de la défaite perse, les deux livres étant en possession de Léon de Laborde durant tout son voyage²⁷. L'Asie mineure, et plus précisément les colonies fondées sur ses côtes, apparaissent ainsi comme un foyer de la culture grecque : par exemple Milet, où enseignèrent Thalès, Anaximandre, Hécatee et Aristagoras, est le berceau de la cartographie, et la cité voisine d'Halicarnasse vit naître Hérodote, « le père de l'Histoire ». La région est perçue à travers le prisme de la Grèce antique, et c'est à ce titre qu'elle attire les voyageurs aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Il est intéressant d'observer dans la première moitié du XIX^e siècle un développement spectaculaire du voyage en Orient qui bénéficie essentiellement aux provinces arabes de l'Empire ottoman (Égypte, Liban, Syrie, Palestine) mais aussi dans une moindre mesure à l'Anatolie. Les titres des ouvrages témoignent de cet intérêt : le terme d'« Asie mineure », employé au

¹⁹ *Ibid.*, p. 49.

²⁰ *Ibid.*, p. 99.

²¹ *Ibid.*, p. 57.

²² *Ibid.*, p. 21.

²³ Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, Paris, Librairie Hachette, 1884, t. IX, p. 7.

²⁴ L'emplacement exact de Troie ne sera déterminé que dans les années 1860 grâce aux recherches de Frank Calvert et de Heinrich Schliemann.

²⁵ Léon de Laborde, *op. cit.*, p. 2 de l'introduction.

²⁶ *Ibid.*, p. 9.

²⁷ *Ibid.*, p. 10.

XVIII^e siècle par Paul Lucas et Pitton de Tournefort, réapparaît avec William Wittman (*Travels in Turkey, Asia-Minor, Syria*, 1803), Jacques Morier (*A Journey through Persia, Armenia and Asia Minor to Constantinople, in the Years 1808 and 1809*, London, Longman, 1812), John Macdonald Kinneir (*Journey through Asia Minor, Armenia and Koordistan*, 1818) et de nombreux autres voyageurs, en particulier après 1830²⁸.

Cet essor est d'abord favorisé par la modernisation des moyens de transport et la mise en place progressive de la navigation à vapeur dans les années 1830, rendant la traversée de la Méditerranée plus sûre et moins sujette aux caprices climatiques.

Le regain d'intérêt pour l'Asie mineure s'explique aussi par des motivations nouvelles, notamment religieuses. Les missions catholiques, après un déclin au XVIII^e siècle, retrouvent une nouvelle vigueur. La compagnie de Jésus, supprimée par le pape Clément XIV en 1773, est de nouveau autorisée en 1814, et les jésuites reviennent au Proche-Orient en 1831. De nombreuses associations sont créées au début du XIX^e siècle qui apportent un soutien matériel à l'évangélisation comme l'Œuvre de la Propagation de la foi, fondée en 1822 à Lyon par Pauline Jaricot²⁹. L'œuvre d'un écrivain comme Chateaubriand n'est pas la seule source de ce renouveau religieux, les missions catholiques sont aussi une réponse à l'expansion protestante. Or en Asie mineure, les protestants sont relativement bien implantés, en particulier à Smyrne. Un chapelain y réside depuis le XVII^e siècle du fait de la présence de nombreux marchands anglais et néerlandais. En mai 1818, le pasteur en place, Mgr Williamson, fonde avec William Jowett la *Bible Society of Smyrna*, branche de la *British and Foreign Bible Society* créée en 1804³⁰. Le révérend Henry Leeves devient en 1820 l'agent principal de cette association au Levant. Il est secondé par Benjamin Barker (1797-1859) qui s'installe en 1825 à Smyrne, ville qui dispose d'un important dépôt de bibles et de nouveaux testaments envoyés par la *British and Foreign Bible Society*. Les deux agents parcourent la région pour diffuser les Écritures en grec ou en turc écrit en caractères grecs, prenant pour cible les juifs ainsi que les chrétiens non-rattachés à l'Église romaine. Entre 1824 et 1829, 12 423 exemplaires auraient été distribués depuis l'entrepôt de Smyrne, et de 1828 à 1832, 60 682 volumes depuis Constantinople et Smyrne³¹. Si les protestants montrent un intérêt marqué pour ces régions, c'est peut-être qu'ils se sentent proches des chrétiens rejetés comme eux par l'Église catholique, considérés comme schismatiques ou hérétiques³² et susceptibles de se convertir au protestantisme ou tout du moins de devenir des alliés.

Outre les motivations religieuses, le développement des sciences encouragent les nouvelles explorations. L'Asie mineure attire depuis longtemps les botanistes : Pierre Belon la traverse en 1548³³ tout comme Joseph Pitton de Tournefort en 1701, les naturalistes Guillaume-Antoine Olivier et Jean-Guillaume Bruguière en 1797-1798, et Louis-Alexandre-Olivier de Corancez une dizaine d'années plus tard. Les explorations se multiplient à partir des années 1830 : Rémi

²⁸ Voir par exemple Charles Fellows, *A Journal Written During an Excursion in Asia Minor*, London, John Murray, 1839 ; Robert Walsh et Thomas Allam, *Constantinople and the Seven Churches of Asia Minor*, London, Fisher, s.d. [1839].

²⁹ Voir Jean-Claude Baumont, « La renaissance de l'idée missionnaire en France au début du XIX^e siècle », *Les réveils missionnaires en France du Moyen-Âge à nos jours (XII^e-XX^e siècles)*. Actes du colloque de Lyon, 29-31 mai 1980, organisé par la Société d'histoire ecclésiastique de la France et le concours de la Société d'histoire du protestantisme français, Paris, Beauchesne, 1984, p. 201-222.

³⁰ William Canton, *A History of the British and Foreign Bible Society*, London, John Murray, 1904, Vol. 2, p. 2-6.

³¹ *Ibid.*, p. 17.

³² Voir John Henry Newman, ecclésiastique britannique converti au catholicisme en 1845, qui, en 1841, « vi[t] clairement dans l'*Histoire des Ariens*, que les ariens purs étaient les protestants, les semi-ariens les anglicans, et que Rome, enfin, était alors ce qu'elle est aujourd'hui » (*Histoire des mes opinions religieuses*, Paris, Charles Douniol, 1866, p. 217). L'Église romaine a très tôt considéré le protestantisme comme favorisant la renaissance de l'arianisme. Dans le *Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes* (Paris, 1847), François-André Pluquet estime que « l'arianisme sortit du sein du fanatisme allumé par la réforme » (t. I, p. 423).

³³ Voir Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grece, Asie, Iudée, Egypte, Arabie, & autres pays estranges*, Paris, Guillaume Cavellat et Gilles Corrozet, 1553.

Aucher-Éloy, médecin originaire de Blois, réunit lors de ses excursions en 1834 et 1835 des collections botaniques et zoologiques qu'il envoie à des savants en Europe³⁴. Johann Wilhelm Helfer, originaire de Prague, passe par l'Anatolie en 1835³⁵, Theodor Kotschy y effectue de nombreux voyages entre 1836 et 1859, Jakob August Lorent recueille des plantes décrites à la suite de sa relation par le professeur Hochstetter³⁶ et le Suisse Edmond Boissier herborise également dans les années 1840. Dans la première moitié du XIX^e siècle, encouragés par les sociétés savantes, les géographes se lancent aussi à la découverte des régions encore peu ou mal connues d'Asie mineure. Dans les *Questions proposées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie* publiées en 1824 par la Société de géographie créée trois ans plus tôt, une partie importante est consacrée à l'Arménie. La *Royal Geographical Society* fondée en 1830 indique à Edward Ledwich Mitford³⁷ et Austen Henry Layard³⁸ la route à suivre en 1839 pour explorer des régions laissées quelque peu à l'écart des itinéraires des voyageurs.

Si les années 1830 semblent marquer un tournant, c'est sans doute à cause de l'intérêt stratégique que recouvre l'Asie mineure à la suite de la guerre entre le gouverneur d'Égypte, Muhammad 'Alî, et le sultan Mahmûd II. La région n'est jamais apparue comme un enjeu majeur pour l'Europe : la France cherche à exercer une certaine influence sur la Syrie et le Liban tandis que l'Angleterre veut préserver l'accès à ses colonies indiennes par l'Égypte ou la Mésopotamie. Même au temps des croisades, seul le sud de l'Anatolie revêtait quelque importance avec le comté d'Édesse, le but demeurant la conquête de Jérusalem et de la Terre sainte à laquelle n'appartient pas l'Asie mineure. Or lorsque les troupes conduites par Ibrahim Pacha, fils de Muhammad 'Alî, s'emparent de la Syrie et poussent jusqu'à Konya en décembre 1832, la Russie, la France et l'Angleterre décident d'intervenir pour mettre un terme au conflit. Le traité de Kütahya conclu en mai 1833 instaure la paix jusqu'en 1839. La défaite de l'armée ottomane contre Ibrahim Pacha à Nézib³⁹ le 24 juin 1839 pousse l'Angleterre à intervenir militairement en 1840 pour forcer les troupes égyptiennes à se retirer de Syrie. Ces événements ont attiré les regards européens sur la zone d'affrontement située en Cilicie et les gouvernements envoient alors de nombreux agents de renseignements dans la région, comme William Francis Ainsworth (1807-1896) qui, sous couvert de recherche de manuscrits auprès des nestoriens, a en réalité pour mission d'observer la région en proie aux conflits⁴⁰. Il est arrêté alors qu'il observe la bataille de Nézib, puis relâché, mais une partie de ses plans lui est confisquée. Rémi Aucher-Éloy (1793-1838) voyage certes comme botaniste mais il évoque dans sa correspondance une éventuelle mission au service de la Porte⁴¹, sans doute comme agent de renseignements, ce qui expliquerait ses détours par les camps d'Ibrahim-Pacha afin de se rendre en Arménie. Après 1839, les voyages se multiplient pour étudier l'état de l'empire après la guerre et analyser la politique du nouveau sultan Abd-ul-Mejid qui succède à son père Mahmûd II en juillet 1839.

³⁴ *Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838, par Aucher-Éloy, revues et annotées par M. le Comte Jaubert, membre de la Chambre des députés, accompagnées d'une carte géographique où sont tracés tous les itinéraires suivis par Aucher-Éloy*, Paris, Librairie encyclopédique de Roret, 1843.

³⁵ Voir le récit de sa femme Pauline Nostitz, *Johann Wilhelm Helfer's Reisen in Vorderasien und Indien. Von Grätin Pauline Nostitz. Anhang: meine Erlebnisse und Erinnerungen nach Helfer's Tode*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1873.

³⁶ Jakob August Lorent, *Wanderungen im Morgenlande während den Jahren 1842-1843*, Mannheim, Loeffler, 1845.

³⁷ Edward Ledwich Mitford, *A Land March from England to Ceylon*, London, W. H. Allen & Co., 1884.

³⁸ Austen Henry Layard, *Early Adventures in Persia, Susiana, and Babylonia*, London, John Murray, 1887.

³⁹ Aujourd'hui Nizip au sud-est de l'actuelle Turquie, à environ 50 km de Gaziantep.

⁴⁰ Voir Elizabeth Baigent, « Ainsworth, William Francis », *Oxford Dictionary of National Biography*, Vol. 1, 2004, p. 507.

⁴¹ Lettre adressée à Coquevert de Montbret et datée de Constantinople le 2 novembre 1831, reproduite par Pierre-Amédée de Jaubert dans les *Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838*, Paris, Librairie encyclopédique de Roret, 1843, t. II, p. 736 : « je retournerai en France l'an prochain, après avoir fait une excursion en Asie mineure. Il est question de m'utiliser pour le service de la Porte, d'une manière avantageuse pour moi ».

La redécouverte de l'Asie mineure doit être resituée dans le contexte politique du XIX^e siècle et l'émergence de la « question d'Orient »⁴² : l'Empire ottoman, « homme malade de l'Europe » doit-il faire l'objet d'une intervention militaire et d'un dépeçage de son territoire, au risque d'un conflit entre la France, l'Angleterre et la Russie, ou bien le *statu quo* doit-il être maintenu ? L'Asie mineure est perçue comme le cœur de l'Empire ottoman, une éventuelle distribution de son territoire concerne essentiellement les provinces balkaniques et arabes. Cependant les Européens ne sont pas indifférents aux ressources de la région, en particulier minières. Dans sa mission de renseignements, William Francis Ainsworth est aussi à la recherche d'éventuels gisements de minerais dans les montagnes du Kurdistan et du nord de la Syrie. Le géologue Warrington Wilkinson Smyth (1817-1890) part étudier les ressources minières de l'Asie mineure et s'efforce de déterminer si l'Europe doit précipiter ou non la chute de l'Empire ottoman⁴³. Outre les richesses minières, le potentiel agricole est lui aussi étudié attentivement. Il convient de décrypter le discours tenu par les voyageurs selon lequel l'Asie mineure serait tantôt une terre désolée, tantôt une terre riche et fertile⁴⁴. La première proposition relève d'une esthétique romantique du sublime ou bien du cliché des musulmans ne laissant que ruines et décombres, la seconde du *locus amoenus*. Les deux en s'associant participent de la rhétorique coloniale : entre de bonnes mains, cette terre deviendrait, ou plutôt redeviendrait comme dans l'Antiquité, riche et prospère. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Alphonse de Lamartine entreprend un second voyage en direction du Levant en 1850 : ayant reçu en concession d'Abd-ul-Mejid un domaine dans la région de Smyrne⁴⁵, il passe par Constantinople remercier le nouveau sultan avant de faire route vers ses terres, désireux de les mettre en valeur et d'implanter de nouvelles cultures comme le mûrier. Son propos est sans ambiguïté : « nous ne doutions pas [...] qu'il n'y eût dans cette terre assez d'attraits et assez de gages de succès pour appeler les capitalistes de l'Europe à l'œuvre d'une opulente colonisation. J'étais pressé d'aller les convaincre, à Paris ou à Londres, de la fertilité du sol que la munificence du sultan leur offrait »⁴⁶. Il doit cependant abandonner son projet, faute de capitaux suffisants. Le sultan accepte de reprendre la concession contre une rente annuelle de 20 000 francs, au plus grand soulagement de Lamartine. Mais mises à part certaines initiatives individuelles, l'Asie mineure n'apparaît pas comme une terre attirant la convoitise des puissances coloniales que sont la France et l'Angleterre. Elle suscitera l'intérêt de quelques Allemands à la fin du siècle⁴⁷, sans grand succès.

À partir des années 1830, voyageurs français et anglais se rendent de plus en plus nombreux en Asie mineure, y compris à l'intérieur des terres, pour y répandre la parole évangélique, redécouvrir les monuments de l'Antiquité, étudier la topographie et les ressources de la flore et de la faune. Le voyage de Léon de Laborde s'inscrit pleinement dans la recherche d'antiquités dans la lignée du comte de Choiseul-Gouffier, mais si ce dernier est d'abord un politique et un amateur d'antiquités, Léon de Laborde se présente avant tout comme un artiste romantique, sensible à la poésie des ruines et aux beautés de la nature : « De l'érudition microscopique, nous en ferons au retour : nous serons pédants à notre heure ; ici, nous sommes des artistes voyageurs »⁴⁸. C'est d'ailleurs sous le double patronage d'un poète et d'un historien, Ovide et Hérodote, qu'il se place

⁴² Voir Jacques Ancel, *Manuel historique de la question d'Orient (1792-1923)*, Paris, Delagrave, 1923.

⁴³ Warrington Wilkinson Smyth, *A Year with the Turks or Sketches of Travel in the European and Asiatic Dominions of the Sultan*, London, John W. Parker and Son, 1854.

⁴⁴ Voir Léon de Laborde, *op. cit.*, p. 63 : « le pays ne change d'aspect que pour devenir plus désolé et plus désert » ; et p. 113 : « oubliant l'Orient, pensant à l'Europe, aux plaines de la Normandie, aux vallées de l'Auvergne ; car c'est le caractère de cette heureuse contrée de l'Asie Mineure de réunir en elle, dans un milieu privilégié, les avantages de tous les pays ».

⁴⁵ Voir Willy Sperco, « Lamartine et son domaine en Asie Mineure », *La Revue de France*, t. V, septembre-octobre 1938, Paris, Les Éditions de France, p. 469-486.

⁴⁶ Lamartine, *Nouveau Voyage d'Orient* dans *Œuvres complètes*, Paris, chez l'auteur, 1863, t. III, p. 187.

⁴⁷ Voir par exemple Karl Kaeger, *Kleinasien. Ein deutsches Kolonisationsfeld*, Berlin, 1892.

⁴⁸ Léon de Laborde, *op. cit.*, p. 21.

avec l'épigraphe inaugurant sa relation viatique⁴⁹. Certes, d'autres artistes voyagent à la même période, qu'il croise et dont il utilise les dessins pour les planches de son ouvrage, mais Charles-Émile Callande de Champmartin, Pierre-François Lehoux ou Antoine-Alphonse Montfort n'ont pas réussi à leur retour à publier une œuvre semblable au *Voyage de l'Asie mineure*. Telle est donc l'originalité de Léon de Laborde qui combine avec succès les aspects documentaires et artistiques pour mieux faire connaître l'Asie mineure à ses contemporains, à l'image du travail de l'association des Amis de la Bibliothèque municipale du Blanc qui associe précision de la recherche et présentation artistique pour le plus grand bonheur du public, amateur comme spécialiste.

Olivier SALMON

⁴⁹ Ovide, *Ex Ponto* II, x, 21 : « Nous avons parcouru les magnifiques villes de l'Asie » ; Hérodote, *Eut.*, II, 99 : « Ce que je raconte de ce pays, je l'ai vu ».